

Création novembre 2008



L'AMÉRIQUE

d'après Kafka

adaptation et mise en scène de Vincent Colin

avec :

Roc-Antoine Albaladéjo
Philippe Blancher
Olivier Broda
Cédric Joulie
Isabelle Kérisit
Anne-Laure Pons

Co-production:

Maison de la Culture de Nevers et Compagnie Vincent Colin
Co-réalisation : Théâtre du Lucernaire, Paris.

Contacts :

Compagnie Vincent Colin :

Hélène Icart helene.icart@prima-donna.fr, tél 01 42 47 05 56/06 23 54 53 42
Maria Morales mariamorales@wanadoo.fr, tél 01 43 57 57 89/06 12 03 29 81

Maison de la Culture de Nevers :

Direction : Olivier Peyronnaud. olivierpeyronnaud@wanadoo.fr
Production: Olivier Allemand production@menn.fr tél : 03 86 93 09 14

Disponible en tournée :

Novembre et Décembre 2008. Mars, avril et mai 2009

Ce qui me plaît dans « l'Amérique », c'est que Kafka écrit cette histoire incroyablement belle sans être jamais allé en Amérique...
Federico Fellini

Revenir sur ce roman inachevé, près d'un siècle après son écriture, c'est reconnaître que ce tableau imaginaire était incroyablement en avance sur son temps. Kafka y décrit l'Amérique comme Raymond Roussel nous parle de l'Afrique, sans y être jamais allé. C'est là, pour moi, l'un des grands intérêts du roman.

À la manière d'un extra lucide, Kafka nous décrit sa fascination pour le grand rêve américain, tout en percevant en même temps l'immense déception qu'allait fatalement engendrer ce modèle. La démesure urbaine, le règne de l'argent-roi, la solitude de l'individu face à la foule, traversent son récit de part en part.

Avec un siècle d'avance, Kafka nous met en garde contre les illusions du mythe. C'est là le propre des génies. Son Amérique, comme le dit si bien Fellini - qui envisageait de tourner ce roman dans les studios de Cinecittà en prenant lui aussi ses distances par rapport à la réalité - est beaucoup plus vraie que celle de la publicité, du Dow Jones et du cinéma.

C'est vers ce mythe usé par deux siècles d'histoire que je me suis tourné, en souhaitant porter à mon tour ce roman à la scène.

De Tocqueville à Kafka : deux visions européennes de l'Amérique

L'Amérique nourrit la curiosité et le rêve, la fascination et la répulsion, des Européens. Si proche et si lointaine, si semblable et si différente, elle n'a pas cessé d'alimenter notre imaginaire depuis deux siècles.

Après avoir mis en scène une adaptation du livre d'Alexis de Tocqueville, « De la Démocratie en Amérique », j'ai souhaité revenir à nouveau sur le rêve américain, à travers le regard de Kafka cette fois, un autre visionnaire européen. Tous deux se succèdent dans l'Histoire, ils sont les représentants d'une Europe qui va de la fin de la monarchie française pour l'un, aux débuts du XX^e siècle pour l'autre. Passer des analyses du philosophe français, aristocrate et catholique, aux visions du poète tchèque d'origine juive et germanophone, est un exercice qui permet de relever une étrange complémentarité dans leurs regards respectifs.

Tandis qu'Alexis de Tocqueville rédige son ouvrage au retour d'un long voyage d'investigation dans cette nation à la démocratie naissante (1840), Kafka écrit son « roman américain » sans se rendre sur place. L'analyse d'un côté et la fiction de l'autre. Deux réflexions anticipatrices d'un monde nouveau qui n'a cessé de fasciner la vieille Europe.

« Je vois une foule innombrable d'hommes semblables et égaux, qui tournent sans repos sur eux-mêmes pour se procurer de petits et vulgaires plaisirs dont ils emplissent leur âme. Chacun d'eux, retiré à l'écart, est comme étranger à la destinée de tous les autres, ses enfants et ses amis forment pour lui toute l'espèce humaine ; quant au demeurant de ses concitoyens, il est à côté d'eux ; mais il ne les voit pas ; il les touche et ne les sent point ; il n'existe qu'en lui-même et pour lui seul, et s'il lui reste encore une famille, on peut dire du moins qu'il n'a plus de patrie.

Au dessus de ceux-là, s'élève un pouvoir immense et tutélaire, qui se charge seul d'assurer leurs jouissances et de veiller sur leur sort... Il pourvoit à leur sécurité, prévoit et assure leurs besoins, facilite leurs plaisirs, conduit leurs principales affaires, dirige leur industrie, règle leurs successions, divise leurs héritages ; que ne peut-il leur ôter entièrement le trouble de penser et la peine de vivre ? »

De la Démocratie en Amérique, II^{ème} partie (Alexis de Tocqueville, 1840)

Karl Rossman, digne héritier de Candide et de Buster Keaton

« Lorsque, à seize ans, le jeune Karl Rossman, que ses pauvres parents envoyaient en exil parce qu'une bonne l'avait séduit et rendu père, entra dans le port de New-York, la statue de la Liberté lui apparut dans un sursaut de lumière. On eût dit que le bras qui brandissait l'épée s'était dressé à l'instant même... »

À la lecture des premières lignes du roman de Kafka, comment ne pas penser au premier chapitre du célèbre conte voltairien où l'on trouve le jeune *Candide* subitement chassé du Château de Thunder-Ten-Tronck, pour avoir été surpris dans les bras de *Cunégonde* ?

La comparaison ne s'arrête pas là et il y a fort à parier que Kafka avait en mémoire cette lecture de jeunesse quand il entreprit d'écrire « Le Disparu », titre original du roman, qui allait devenir par la suite « Amerika », édité par son ami Max Brod.

À plus d'un titre, le personnage de *Karl Rossman* évoque en moi le souvenir du célèbre héros voltairien et cette comparaison n'est pas pour me déplaire, ayant pour ce dernier une tendresse toute particulière (1). Tous deux ont le même âge, la même « candeur », et vivent le même enchaînement d'aventures subies et assumées, de rencontres hasardeuses, la même solitude et le même courage face à l'adversité du quotidien...

Je remarque aussi qu'il y a dans ces deux œuvres un humour aussi désespéré, certes moins clairement affiché et davantage sous-jacent chez Kafka, mais tout aussi présent tout au long du roman.

Mais Voltaire et Kafka ont certainement été impressionnés l'un et l'autre par Cervantès, car il y a également du *Don Quichotte* chez *Karl Rossman*, héros malgré lui, toujours prêt à rebondir après chaque obstacle rencontré, déterminé à aller de l'avant quoiqu'il en coûte, à vouloir rendre intelligible un monde incohérent, comme *Candide* tentait aussi de le faire.

Vouloir retenir de Kafka surtout le côté cauchemardesque et angoissant, relève d'une sorte de conformisme de la pensée. On trouve aussi chez lui une grande force poétique et un humour quasi-constant, à la manière d'un Buster Keaton ou d'un Chaplin, porte-paroles d'une Amérique démesurée dans laquelle l'individu ne cesse de se perdre (Max Brod le reconnaît lui-même dans la préface à la première édition du livre).

Tout l'imaginaire du cinéma américain est contenu dans ce roman : la démesure des « Transports Jacob » (l'entreprise new-yorkaise de son oncle), les batteries d'ascenseurs de l'Hôtel Continental, tout droit sortis d'un film comme *Métropolis*, le grand Théâtre d'Oklahoma, qui annonce les futurs studios d'Hollywood...

Enfin, revenir, un siècle plus tard, sur le côté visionnaire de ce roman de Kafka, c'est constater avec lui combien le rêve américain promettait, dès sa naissance, des lendemains qui déchantent.

Note d'intention de Vincent Colin

(1) Vincent Colin a adapté et mis en scène « *Candide ou l'optimisme* » de Voltaire en 1995 et « *De la Démocratie en Amérique* » d'après Tocqueville en 2004.

Résumé biographique

Kafka est né à Prague, ville qui faisait encore partie à l'époque de l'Empire des Habsbourg, le 3 juillet 1893.

De famille juive, il a grandi au cœur du plus vieux ghetto d'Europe, faisant ses études en allemand et gardant durant toute sa vie ses distances par rapport à la religion juive.

Son père Hermann Kafka, petit propriétaire d'un magasin de nouveautés, exerça sur lui une autorité excessive, le considérant comme un incapable. Le jeune Kafka aimait à assister aux représentations d'un petit théâtre yiddish, en provenance de Pologne et installé à Prague.

À l'université allemande, il se lie d'amitié avec Max Brod qui deviendra plus tard l'éditeur de ses œuvres posthumes.

Employé dans une compagnie d'assurance, il y découvre le monde du travail et les problèmes sociaux qui en découlent.

D'une santé fragile, et malgré une réelle appréhension pour les questions touchant à la sexualité, quatre relations amoureuses ont marqué la vie de Kafka :

Felice Bauer en 1912, avec qui il se fiance deux fois avant de rompre définitivement en 1917 ; Julie Wohryzek en 1919, avec qui il rompt pour se lier à Milena Jesenska, écrivain tchèque de talent avec laquelle il échangera d'innombrables lettres d'amour ; Dora Dymant enfin, en 1923, avec qui il s'installera à Berlin.

La pauvreté et un hiver très rigoureux, aggravent sa tuberculose. Transporté dans un sanatorium de Vienne, il y meurt le 3 juin 1924 après une terrible agonie. Il était âgé de 31 ans.

Commentaires de Max Brod pour la première édition de « L'Amérique »

Le manuscrit de Franz Kafka ne portait aucun titre. Quand il en parlait, il l'appelait son « roman américain ». Il disait qu'il était plus gai et plus lumineux que tout le reste de son œuvre.

Kafka cessa soudain d'y travailler. Il aimait tout particulièrement le dernier chapitre inachevé du « Théâtre d'Oklahoma » qui aurait dû le réconcilier avec la destinée : Son jeune héros aurait alors trouvé, comme par miracle, une profession, la liberté, un soutien et ses parents.

Ce roman est en étroite relation avec « Le Procès » et « Le Château » dont il inaugure chronologiquement la série. C'est une trilogie de la solitude.

Kafka n'épargne pas plus ce *Karl*, que les personnages centraux de ses deux autres romans, dont l'initiale du nom est également K, comme celle de Kafka lui-même.

Dans « L'Amérique », Kafka s'est tout de même senti plus libre avec son brave et honnête héros. Il cache moins sa sympathie, il s'y laisse aller carrément. Son cœur saigne à chaque injustice que l'on fait à cet innocent désarmé.

Il y a dans ce livre des passages qui rappellent irrésistiblement Chaplin, même si, avant la guerre de 1914, *Charlot* était encore inconnu et n'avait peut-être même rien donné.

Il est possible que « L'Amérique » soit précisément le roman qu'il fallait pour amener Kafka sur une voie nouvelle, celle de l'humanité, de la simplicité et de la compassion.

Il se pourrait que Kafka devînt essentiel ; on ne saurait encore, tant s'en faut, imaginer quelle importance il peut avoir.

Max Brod